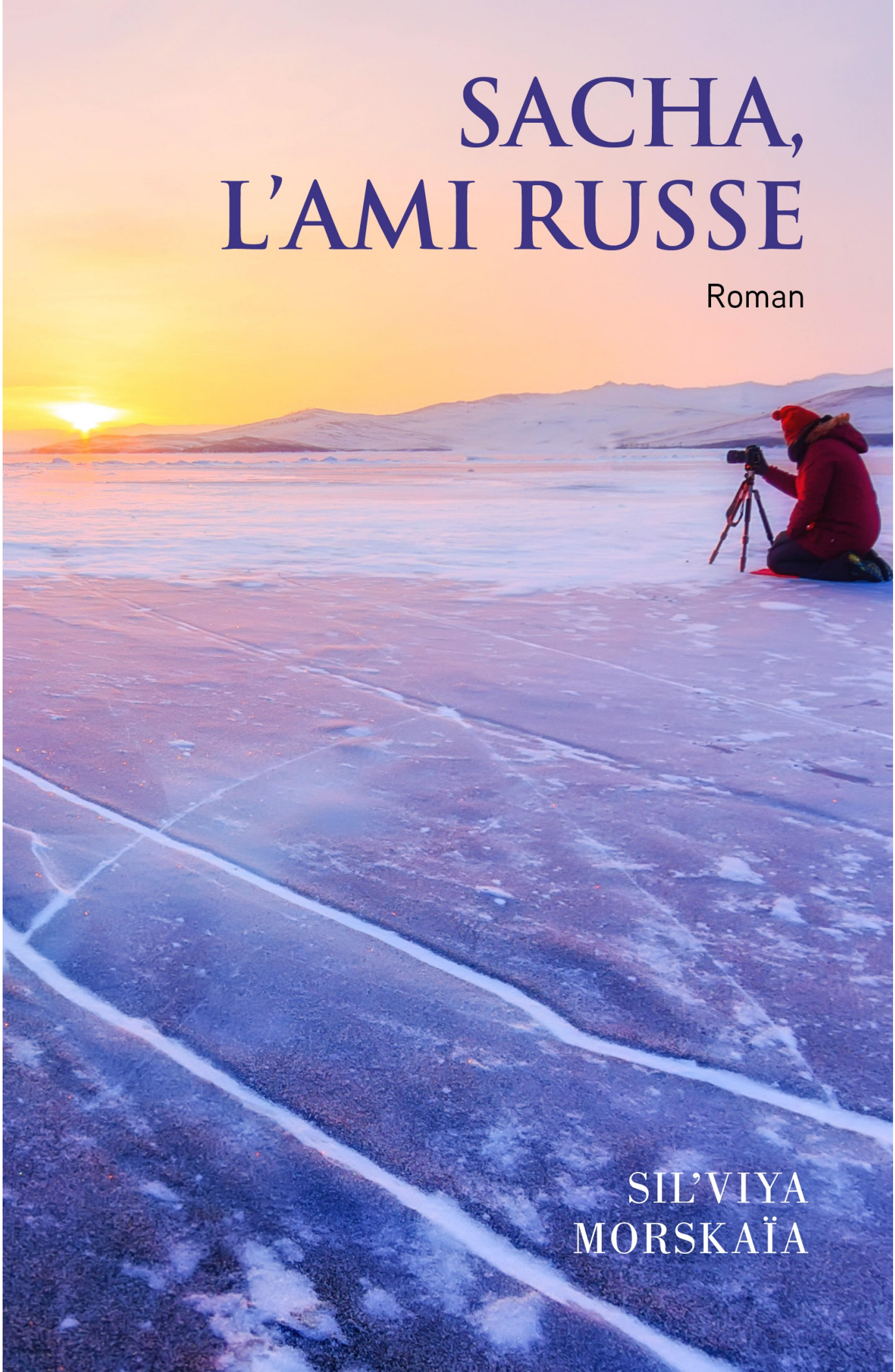
SACHA, L'AMI RUSSE

Roman



SIL'VIYA MORSKAÏA

Sil'viya Morskaïa

Sacha, l'ami russe

© Sil'viya Morskaïa, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8969-3

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon petit-fils Aëdan, pour toute l'émotion et l'inspiration qu'il me donne.

Prologue : Un jour parmi les jours de guerre

Moscou, 26 septembre 2022.
Journal de Sacha.

Un policier pointa son arme sur Dimi ! Maintenu au sol par un autre agent qui tentait de verrouiller des menottes autour de mes poignets, je sollicitai toute la puissance dont j'étais capable et je m'élançai sur l'homme menaçant mon petit frère.

Une heure plus tôt, Dimitri et moi avions rejoint la maison pour un dernier repas sur le sol de Russie, deux policiers firent alors irruption dans le salon. Dimitri était à l'étage, il dévala l'escalier et s'enfuit par la porte arrière. Tel que nous l'avions convenu, en cas d'arrestation de l'un d'entre nous, l'autre devait s'enfuir afin de sauvegarder la mission et de protéger le reste de la famille.

— Sale traître, sale chien ! hurla le policier. Il se releva et tenta de me saisir à nouveau.

Dans la bataille, un coup de feu partit, la balle vint écorcher profondément l'arrière de mon genou droit. La douleur aiguë fut presque immobilisante. Néanmoins, je luttai contre l'assaillant quand, soudain, mon voisin entra dans la pièce. Il assena un coup de pelle violent sur la tête du policier qui tomba lourdement sur le plancher. Étourdi, mais encore conscient, celui-ci ne tarda pas à se relever. J'avais déjà saisi son arme tombée au sol et le menaçant, je le forçai à fuir. J'incitai vivement mon sauveur à se calfeutrer chez lui. Nous sortîmes tous les deux et je partis, le cœur affolé, à la recherche de mon frère. Tout alla si vite que je n'avais pas remercié mon voisin, j'espérai que mon regard, plein de gratitude, fut plus éloquent qu'un discours. Je parcourus une portion de route dans une direction en appelant Dimitri, puis je pris la rue en sens inverse en me camouflant. Au bout de quelques centaines de mètres, je reconnus sa voix, il m'appelait en chuchotant :

— Sacha, Sacha, ramène-toi, passe au bout de la palissade, il y a une ouverture après les arbustes.

— Dimi ! Bon sang ce que j'ai eu peur. Tu l'as semé donc ! Il a dû retourner à la maison.

Je sentis à nouveau ma blessure et je m'appuyai légèrement sur l'épaule de

Dimi.

— Sacha, mais qu'est-ce que tu as, ta jambe ?

— Je t'expliquerai, mais pour le moment, il y a plus urgent. Avertis Lénia, moi, j'appelle Pilouch, il faut qu'elles partent de chez elles, vite, très vite.

— Où pouvons-nous retrouver tout le groupe ? Merde, nous devons tous être fichés, même Pilouch.

— Non, pas forcément.

Je voulais être rassurant, mais j'étais conscient de ce risque. Tout à coup me vint une idée dans laquelle je plaçai toute ma confiance :

— Ekaterina ! allons chez Ekaterina, je suis sûr qu'elle nous aidera.

— Bon plan ! nous devons te soigner et dormir au moins quelques heures avant les jours à venir.

— Je suis encore sous le choc, tous ces jeunes sans nous seraient perdus...

Gérald, ami français de Sacha.

Je stoppai ma lecture du petit cahier sombre. Je levai les yeux vers mon ami Sacha, incrédule.

— Tiens Gérald, c'est mon journal, m'avait-il dit en le déposant devant moi, je veux bien que tu en écrives une histoire, pour la famille qui me reste. Moi, je n'ai pas le talent de ton écriture.

Je lui avais fait part de cette idée d'écrire son histoire, il était mon ami depuis si longtemps, mon ami russe, depuis l'enfance. Les temps forts de sa vie étaient ce que j'avais vécu de plus intense, plus intense encore que ma propre existence. Je connaissais tant de choses de son vécu et pour tout ce que j'ignorais, je partis en quête des témoignages de ses proches, parmi sa famille et ses amis.

J'avais ouvert le petit cahier, je le regardai sans y croire.

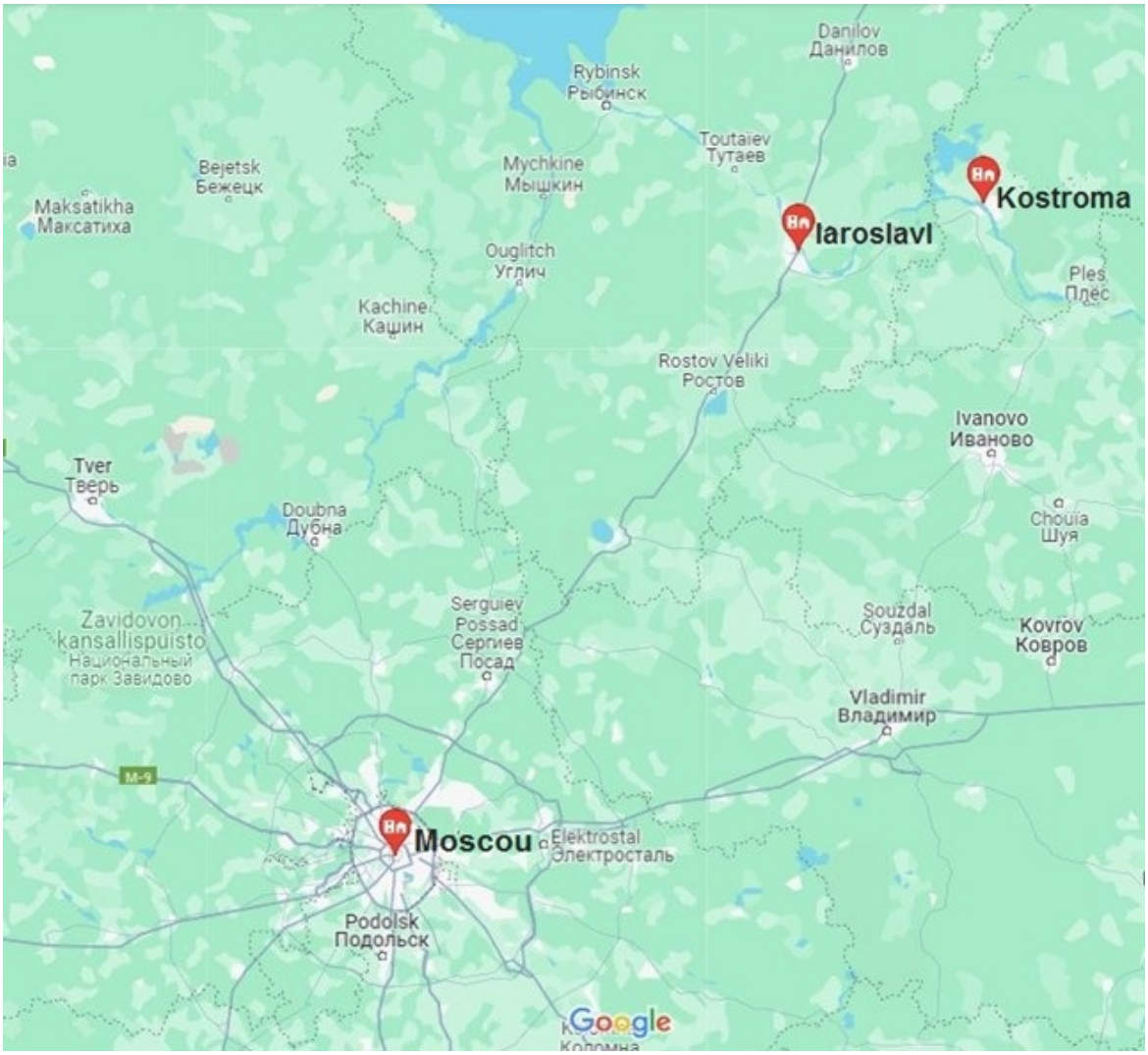
— J'ai toute confiance dans le soin que tu donneras à ce récit. C'est un moyen de transmettre aux générations présentes et futures, insista Sacha.

« Il reste toujours quelque chose de l’enfance, toujours... »
Marguerite Duras

« L’homme est peuplé de nuages qui le connaissent depuis l’enfance. »
Jean Orizet

1ère partie : Enfance

Lieux de vie de Sacha enfant



1
Coulisses de l’enfance

Kostroma, 350 km au nord de Moscou, hiver 1975.
Valia, mère de Sacha.

Ce matin-là, la neige égayait notre quartier. Dans cette partie de la ville, ordinaire, ne régnait ni véritable misère, ni véritable laideur, mais l’atmosphère était juste vivable, triste et ennuyeuse. Je sortis de la Khrouchtchevka[1] de briques grises à cinq étages dans laquelle nous habitions ensemble Vladimir et moi. Les fenêtres, les portes, les balcons étroits et encombrés étaient tous strictement identiques. L’endroit était dépourvu de végétation et le regard se perdait dans la poussière des espaces de terre battue. Pendant quelques heures, la neige apporterait un peu de sa blancheur dans ce paysage morose.

J’attendais devant l’entrée pendant que mon compagnon Vladimir dépliait le pitoyable landau rouillé que nous avions trouvé pour le bébé. Je portais l’enfant à moitié protégé du froid sous ma capeline. Vladimir s’approcha de nous avec une démarche résolue, m’aida à installer le bébé avec des gestes empressés et nerveux. Nous partîmes en direction de la gare. Mon compagnon marchait devant moi à pas pressés et je peinais à le suivre. Au franchissement des trottoirs, il soulevait fermement le landau, d’une main puissante qui bousculait l’enfant dans son sommeil.

Dans mon souvenir, tout était enveloppé de gris. La neige devenait grise comme les murs. La route déroulait son tapis anthracite, parsemé de trous et de bosses soulevés par le gel. Les portes, les fenêtres étaient grises, les arbres nous couvraient de leurs branches sombres. Il n’y avait que la neige, tombant à flocons généreux, qui camouflait cette grisaille.

Pendant le parcours en train, le bébé interrompit son sommeil, je lui donnai un biberon sous le regard attendri d’une autre jeune mère assise en face de nous.

— Quel âge a ce petit ange ? demanda-t-elle.

— Quatre ou cinq mois, je ne sais plus... Enfin, il n’est pas à moi, répondis-je avec un ton qui marquait le terme de tout échange possible.

Je ne la regardais plus, je fuyais la conversation. En quels termes aurais-je pu parler de lui. J'allais abandonner cet enfant qui était pourtant bien le mien. Il était né quelques mois plus tôt, quatre ou cinq mois, en effet, je ne savais plus vraiment. Nous étions Vladimir et moi devenus géniteurs par accident. Ce petit homme encombrait nos vies et dérangeait nos projets de gloire. Chanteuse amatrice, je rêvais de célébrité, je voulais devenir actrice. Vladimir, sportif, faisait partie des premiers athlètes russes de gymnastique athlétique[2]. Ce sport représenté aux JO regroupait plusieurs disciplines : sol, cheval d'arçons, anneaux, saut, barres parallèles et barre fixe. Il poursuivait aussi des étoiles. Il visait le championnat de Russie et, mieux encore, le championnat d'Europe. Il n'y avait aucune place dans notre vie pour l'enfant. Une naissance devrait être un miracle. Pour nous, cela n'était qu'indifférence et colère face à cet accident regrettable. Cette vie humaine qui commençait avait notre sang, nos gènes, pourtant, il n'éveillait même pas notre curiosité. Nous l'avions prénommé Sacha.

Depuis que Sacha avait ouvert les yeux sur le monde, notre vécu avec lui était exempt d'engagement et de sentiment. Sur ce terreau infertile ne pouvait grandir aucun lien. Les jours déroulaient leurs heures monotones, pesantes. Notre quotidien tournait autour de l'obsession de se débarrasser de cet intrus dans notre existence. Démarches et justifications étaient à peine troublées par quelques moments de honte que nous nous cachions l'un à l'autre. Garder ce petit serait-ce possible ? me demandais-je, cette idée folle et fugace s'évanouissait en un instant.

Heureusement, comme la neige ce matin-là, le bébé fut silencieux. Il l'avait d'ailleurs toujours été, pendant des jours et des jours, comme si sa toute petite conscience lui commandait déjà de ne pas déranger, surtout d'être sage. Nous n'étions pas des monstres pourtant, enfin, je ne le crois pas, nous avions juste l'égoïsme de nos vingt ans.

Nous avions soigné et nourri le bébé comme un chaton que l'on va donner. Parfois même, il m'arrivait de chanter et de le bercer le soir venu. Le petit s'endormait apaisé. Pour lui, c'était doux et il ne savait probablement pas que la douceur ne revient pas toujours. Je pris soin de lui pendant ses premiers mois comme s'il m'avait été confié, comme s'il n'était pas à moi. Ce fut pour moi un engagement ponctuel, un peu de gentillesse sans s'investir. Pour Vladimir, ce fut encore moins, juste une malencontreuse affaire à résoudre efficacement et au plus vite. C'est lui qui réunit les informations nécessaires, prépara les dossiers, contacta les établissements. Il prit soin, par acquit de conscience, de vérifier la